

Prédication de Ghislain Waterlot

Dimanche 26 octobre 2025

Cathédrale Saint-Pierre à Genève

Se tenir devant Dieu pour vivre de Dieu ?

(Psaume 16 [15] ; Matthieu 6.5-8)

Il y a quelques temps de cela, je feuilletais un recueil de poésie de René Char. J'y lisais : « Il n'y a que deux conduites avec la vie : ou on la rêve ou on l'acccomplit. » Et je pensais en moi-même, peut-être n'y a-t-il que *deux conduites pour notre vie devant Dieu : ou on la rêve ou on l'acccomplit.* »

Mais que peut vouloir dire « accomplir sa vie devant Dieu » ? Ne nous précipitons pas pour répondre. Laissons un peu résonner la question.

Revenons même un peu en-deçà de cette question. Nous pouvons tout à fait nous tenir loin de Dieu. Nous n'avons qu'une vie. Si cette vie n'est pas étouffée par la pauvreté ou la misère, nous pouvons en faire ce que nous voulons. Paul n'hésitait pas à rappeler que Dieu est très libéral : « tout est permis » écrivait-il. Ainsi nous sommes libres de nous laisser aller à notre pente. Rappelons-nous la deuxième strophe du *Psaume 16* : *les divinités de cette Terre nous plaisent tant.* Comment comprendre autrement le succès actuel de ceux qui, sans complexe, affirment la force, le droit des priviléges et l'indifférence à l'égard du devenir de l'humanité ? « *Ils augmentent leur ravage* », nous dit le texte, et « *on se rue à leur suite* ». Suivre l'air du temps, dire qu'il est impossible de faire autrement, que la vie est peut-être dure mais qu'il ne faut pas rêver, qu'il faut garder le sens des réalités : tel est notre irrésistible penchant. Et nous avons bien raison. Seul, nous ne pouvons rien contre l'air du temps. Et si nous nous y prenons collectivement et que nous entreprenons des actions révolutionnaires, ne risquons-nous pas d'être cruellement désabusés ? Comme le disait Jean Dutourd, toute révolution ne fait-elle pas que changer les injustices de place ? Alors...

C'est là qu'il faut nous arrêter. Et réfléchir à ce que nous dit le psalmiste : *je n'offrirai plus de libations de sang (je ne sacrifierai plus) à l'air du temps (aux dieux du moment)*. Mais surtout soyons attentifs à ce que le psalmiste dit un peu plus loin : « *je garde sans cesse le Seigneur devant moi* ».

Qu'est-ce que cela veut dire « garder sans cesse le Seigneur devant soi » ? Ne serait-ce pas apprendre à se tenir devant Lui ? Qu'est-ce que cela signifie « se tenir devant le Seigneur, devant Dieu » ?

Méfions-nous. De qui parlons-nous ? Connaissons-nous Dieu ? Qu'en savons-nous ? Nous en savons d'abord ce que l'expérience ordinaire nous en a appris. Nous l'avons souvent reçu, Dieu, par imprégnation familiale, par éducation. Ou nous l'avons découvert dans telle ou telle circonstance de la vie. Mais la plupart du temps, le Dieu auquel nous nous rapportons est le Dieu dont nous avons *besoin*. Pour nous assurer ou nous rassurer. Dieu a d'abord été pour nous *utile*. Une réponse aux principales questions existentielles. Le théologien Dietrich Bonhoeffer disait qu'on fait alors de lui « un bouche trou ». Un Dieu dans une boîte. Un Dieu qui exprime davantage ce que nous sommes que ce qu'il est.

Certes, il ne s'agit pas ici de révoquer le Dieu ressource, l'appui dans la détresse. Rappelons-nous le jardin de Gethsémani : le Christ lui-même a éprouvé cette détresse et s'est rapporté à son Père comme une ressource dans la détresse. Mais si Dieu n'est que cela, est-il encore Dieu ? Comprendons bien qu'il n'est alors qu'un soutien pour notre vie. Et tout comme ces amis ou parents que nous n'appelons que si ça va mal et que, lorsque tout va bien, nous oubliions, Dieu n'est plus que le recours utile pour les moments difficiles de l'existence.

Or si Dieu est Dieu, cela signifie qu'il n'est pas un instrument pour faciliter notre vie, mais plutôt le porteur de la pleine signification de notre existence. Remarquons que ce n'est pas du tout la même chose. Comprendre notre existence à la lumière de Dieu, c'est déjà commencer à la changer.

Le psalmiste déclare de Dieu qu'il est son héritage et que de Lui dépend son sort (« tu tiens mon destin », dit-il). Et il ajoute : « le sort qui m'échoit est délicieux, la

part que j'ai reçue est la plus belle ». Est-ce à dire que Dieu me garantit les chameaux et les brebis, m'assure mon compte en banque bien rempli ? Comme si la prospérité était le signe que Dieu est avec nous ?

Il n'y a sans doute pas de plus grande erreur que celle-là. La prospérité et la fortune peuvent venir aux bons comme aux mauvais, à la personne intègre comme à la personne scélérate. Elles ne sont l'indice de rien du tout. Ou plutôt d'une seule chose : celui ou celle qui les possède est puissant. C'est tout.

Mais alors que veut dire « la part que (nous avons) reçue est la plus belle » ? Alors que la vie nous expose à tout, que nous pouvons être malades, perdre des êtres chers, souffrir de la méchanceté ou de la trahison, faire l'expérience de la pauvreté.

Seule la relation avec Dieu permet de comprendre que « la part que (nous avons) reçue est la plus belle ». Mais quelle relation ? Une relation où nous laissons entrer Dieu dans notre vie et non pas une relation où nous entrons tels que nous sommes dans la vie de Dieu. À ce propos, le passage de l'évangile de Matthieu lu aujourd'hui dit des choses importantes. D'abord il nous rappelle que la relation à Dieu a lieu dans la prière. La prière publique, cultuelle, compte assurément. Nous sommes d'ailleurs réunis pour cela. Mais ce n'est pas le plus important. Car la prière collective est toujours ambiguë. Marquée par notre positionnement les uns par rapport aux autres. Le texte le rappelle : dans la prière cultuelle nous sommes « vus des hommes ». Tout se passe comme si la prière authentique réclamait le recueillement de la solitude auquel le Christ nous invite. « Quand vous priez », priez « dans le secret », car c'est là que la vie de prière, la relation à Dieu, va véritablement commencer. C'est là qu'elle va s'ancre en nous et produire des fruits.

Ces fruits, ils viendront d'eux-mêmes si nous laissons parler Dieu en nous, si nous le laissons prendre les commandes. Oh ce ne sera pas en un jour, ni même en 100 ! Mais ce qui compte, c'est de commencer, aujourd'hui. Ou de continuer. Ce qui compte aussi, c'est l'attitude. C'est de désirer, comme dit le psalmiste, de « n'avoir pas de plus grand bonheur que Dieu ».

Mais comment vivre ce bonheur ? Par la prière disions-nous. Une prière qui scande nos jours d'une manière ou d'une autre. Une prière qui ne parle pas tant de nous que de Dieu. Demandons-nous ce que cela veut dire. Chez Matthieu, le Christ dit que nous devons nous retenir d'inonder Dieu de nous-mêmes. Il est clair : "ne parlez pas longuement de vous ; de tout ce qui vous concerne, Dieu est informé". Donc le Christ, qui invite si souvent à la prière, nous dit ici : recueillez-vous dans la solitude qui sera l'expression de votre authenticité, ne parlez pas de vous, mais tournez-vous vers Dieu, et *demandez-lui de venir à vous*. Et il en donne l'exemple juste après, dans ce texte que nous connaissons tous où il énonce la formule du Notre Père. Le Notre Père est le premier pas qui mène à la contemplation de Dieu. Sans doute parce que, mais l'avons-nous suffisamment remarqué ?, la première partie du Notre Père commence en nous centrant sur Dieu. Elle ne parle que de Dieu et manifeste que prier, c'est d'abord se tourner vers Dieu et manifester le désir que nous avons de Lui, parce qu'il est ce qu'il est. Puis la prière continue par la relation que nous pouvons entretenir avec lui, sachant qu'il en est l'initiateur : nous lui demandons d'être auprès de nous en nous donnant le pain qui à ses yeux nous convient, en ayant pitié de notre finitude et en ne nous laissant pas glisser sur la pente du mal qui est là, devant nous, et qui régulièrement nous tente. Prière simple qui inclut la nécessité d'accepter que Dieu opère quelque chose en nous, qu'il nous change, que nous ne soyons plus les mêmes, même si nous sommes portés à résister.

Cultiver la prière, tous les jours, c'est ouvrir le chemin de la contemplation. Mais qu'est ou que sera la contemplation ? Cette question renvoie à la promesse de Dieu, selon laquelle notre destination et notre accomplissement est d'être accueillis en Lui, le jour de notre mort. Nous avons peut-être trop oublié cette promesse. Javier Cercas la rappelle opportunément dans son tout récent livre *Le fou de Dieu au bout du monde*. Le centre de la foi chrétienne, c'est la promesse de l'accueil en Dieu à travers la révélation de l'amour, c'est la résurrection rendue manifeste dans le sacrifice de la Croix. Certes, cette révélation n'a aucun sens si c'est pour se détourner de la vie présente et de la vie humaine collective. Bref, gardons-nous des séductions de « l'enlèvement imminent de l'Église » et ne devenons pas indifférents au devenir et aux souffrances du monde. Soyons résolus à toujours connecter le souci du monde avec la promesse de résurrection et de vie éternelle en Dieu. Nous ne savons rien de ce que sera cette vie éternelle.

Et comme le dit le Christ lui-même, elle ne sera pas ce que nous imaginons spontanément, c'est-à-dire une réplique du monde que nous connaissons, mais sous une forme parfaite. Non. Le Christ expliquait aux Samaritains qu'au royaume on ne prend ni femme ni mari, mais qu'on est comme des anges dans le ciel. Or, si nous nous détournons des images anthropomorphiques qui nous peignent les anges en charmants chérubins, nous ignorons tout de ce que sont les anges. Donc, soulignons-le, il ne s'agit pas de jouer la vie éternelle aux dépens de la Création. Au contraire, Dieu nous invite à accueillir sa promesse *pour que* nous agissions différemment dans le monde. Pour que nous changions vraiment. Et que même si l'horizon du monde paraît bouché, nous agissons, nous ayons souci de lui.

À travers la prière, à travers la transformation qu'elle peut provoquer en nous, peut-être Dieu nous donnera-t-il de le contempler dès cette vie, c'est-à-dire de l'entrevoir comme on entrevoit au loin sur la mer la voile d'un navire. Mais cette contemplation, donnée parfois par surcroît, est secondaire ; ce qui compte, c'est de vivre une relation avec Dieu en nous tournant vers Lui dans la prière, quotidienne, solitaire, ancrée dans notre vie. Si nous donnons les clés à Dieu, il sera proche de nous, que nous le sentions ou non. Il entamera en nous un travail, un chantier. Faisons en sorte que Dieu ne déserte pas ce chantier. Désirons vraiment sa présence persistante. N'ayons pas peur de dire, comme l'auteur de l'Apocalypse, « viens, Seigneur Jésus »

Amen